

LES GRANDS PROJETS URBAINS ET LES VILLES

LES GRANDS EQUIPEMENTS DANS LES METROPOLES

table-ronde avec

- *M. Paul Andreu, architecte et ingénieur polytechnicien, Aéroport de Paris*
- *M. Charbel Nahas, ingénieur polytechnicien et économiste*
- *M. Pierre el-Khoury, architecte, ex-ministre des Travaux publics*
- *M. Jacques Liger-Belair, architecte Belgo-Libanais*

animée par M. Eric Huybrechts, directeur du CERMOC

jeudi 30 novembre à 18 heures au Centre culturel français, Beyrouth

Invitations, invitation

Un concours de circonstances a empêché Pierre el-Khoury d'être parmi nous ce soir mais nous a valu la présence de Jacques Liger-Belair. Les invitations lancées pour la table ronde n'ont pas pu intégrer ce changement. Notre hôte y avait accolé au nom de chacun des trois invités deux qualifications professionnelles ; pour faire bon équilibre, il aurait probablement dû attacher à Jacques une double qualification nationale, dont le mérite n'aurait d'ailleurs pas été simplement administratif, mais aurait relevé du sens culturel de l'appartenance. Il aurait pu aussi étendre cette qualification duale à lui-même, mais il n'a pas jugé cela nécessaire.

Bref, que ce soit au registre professionnel ou au registre de l'appartenance culturelle, chacun des invités se retrouve présenté comme un dipôle. On peut voir une sorte de chaîne s'établir ainsi entre nous, chacun ayant un point commun avec un autre. Dans cette configuration, Paul Andreu a le privilège d'être le maillon central, de par ses qualités d'architecte et d'ingénieur, dans l'ordre. Les bouts de la chaîne étant le pouvoir ministériel par-ci et l'économie par-là. Non pas que quelqu'un comme Paul Andreu puisse ignorer la présence des termes extrêmes dans sa pratique, et leur efficacité, mais je peux penser qu'il tire quelque plaisir à avoir su traiter avec eux en les gardant à distance, de sorte à rester organiquement ingénieur et architecte mais

simplement ingénieur et architecte. A ce titre, ceux qui ne se sont pas maintenus dans cet équilibre instable, qui ont en quelque sorte dérapé vers les extrêmes, ceux qui n'ont pas gardé les distances peuvent légitimement l'envier, ceux qui n'ont pas su ou pas pu intégrer les diverses dimensions de leurs compétences, aussi.

Certains peuvent trouver cette topologie formelle et douter qu'elle puisse servir de trame à un discours cohérent qui aille au-delà du mot de circonstance, plus ou moins bien tourné. Ne vaudrait-il pas mieux chercher son inspiration en partant du titre de la table ronde plutôt qu'en disséquant la liste des qualités des intervenants ?

Thèmes et échos

Or là encore, la forme semble porteuse d'inspiration, la forme semble donner matière au discours, pourrais-je dire. Le titre de la table ronde est en effet passé de "LES GRANDS PROJETS URBAINS ET LES VILLES" à "LES GRANDS EQUIPEMENTS DANS LES METROPOLES". Projets urbains - Équipements, Villes - Métropoles, et - dans. Sur le premier versant de ces trois couples, prévaut une approche démiurgique, culturelle, artistique, sociologique, politique, comme vous voudrez, mais une approche ouverte, prométhéenne, alors que le second versant est éclairé, comme au néon, d'une clarté fonctionnelle crue. La ville renvoie à la concentration des hommes sur des espaces limités, elle ne se réduit à la métropole que par la vertu des fonctions économiques et politiques qu'elle assume ou qu'elle abrite. Les projets urbains sont un peu ce que certains hommes ont pu concevoir et parfois entreprendre pour imprimer leurs volontés ou leurs fantasmes à cette ville qui est née avant eux et sans eux. Les projets urbains font face aux villes comme des folies face à la réalité, d'où entre eux la conjonction neutre et minimaliste **et**; par contre les équipements ont beau être grands, ou chargés de symbolique, ils se présentent toujours drapés des vertus de l'utilité, ils ont leur place **dans** les métropoles.

Re-projetés sur la combinatoire qu'autorise la multiplicité des titres professionnels, le premier thème suggérait un parcours sur les registres du politique et de l'architecte, le second suggère un discours d'économiste et d'ingénieur, moins inspiré donc, moins inspirateur.

Places assignées et assumées

Si les deux thèmes de notre réunion se présentent de manière égale, sans référence explicite à un lieu ou à une culture définis, il reste néanmoins que nous sommes tous, par notre formation occidentale et plus particulièrement française, et par notre pratique, majoritairement libanaise, à cheval sur deux univers culturels dont la proximité extrême et l'étrangeté troublante sont autrement plus complexes que ne le suggèrent les clichés, toujours renaissants, sur les spécificités culturelles, sur le pont entre Orient et Occident ou les simplifications absolvantes du modernisme et de la globalisation; proximité extrême et étrangeté troublante dont la polarisation symbolique est porteuse d'efficacité ou de paralysie pareillement redoutables. Le regard extérieur et neuf de Paul Andreu, celui extérieur, mais déjà moins vierge d'Eric Huybrechts, celui, originellement extérieur mais à présent complètement retourné, de Jacques Liger-Belair et le mien et le vôtre qui sont intérieurs mais qui se servent sans doute, quelquefois consciemment mais souvent dans la confusion, de miroirs empruntés à l'extérieur pour regarder la réalité proche autour de soi, avec ce que cela comporte comme risque d'aboutir à deux images décalées de l'objet ; chacun de ces regards multiples pose une perspective mais aucun ne peut prétendre poser des normes ou placer des balises.

Or le discours qui s'accorde probablement le mieux aux particularités d'une expérience délimitée dans le temps et dans l'espace est un discours de politique et d'économiste. Le discours d'ingénieur tirant argument de l'uniformité de la matière et de la régularité de ses lois, le discours d'architecte valorisant l'acte créatif et intégrateur de l'individu favorisent plutôt le dépassement des particularités spatio-temporelles. Encore une délimitation en biais.

Appels en biais

Bref, que ce soit par nos qualifications professionnelles, par les thèmes de notre réunion, ou par les positions que nous ont assignées nos parcours respectifs, nous nous trouvons chaque fois interpellés en dehors de notre champ. Cela peut produire pour chacun, suivant les angles d'attaque, le sentiment de pouvoir occuper le milieu de la piste, d'avoir quelque chose de sensé et de positif à dire. Mais ce sentiment n'est justifié que pour autant que l'on reconnaisse

la pertinence référentielle de la délimitation des champs professionnels et que l'on admette la position que définit pour chacun son expérience et sa position professionnelles. Cela a néanmoins le mérite indiscutable de la commodité, de la communicabilité et, par-dessus tout, de la quiétude institutionnelle. Mais pour peu que l'on remette en cause cette topologie ou que l'on se soumette à la problématique que le Cermoc a finalement proposée, et qu'il a choisie, à partir de sa position d'observatoire, extérieur et intérieur, du Liban et de la région, pour exprimer des défis réels et symboliques forts, nous risquons alors de nous retrouver courir en marge des pistes balisées ou, pire, de les aborder de travers.

Envoûtements

Car ici et maintenant, les thèmes des grands équipements, des métropoles et de l'insertion des premiers dans les secondes ont un sens politique et économique majeur et décisif, les termes en sont chargés de réalité et de symbole. Ici et maintenant, les grands équipements ne sont autres que le projet de reconstruction, que certains présentent comme la seule alternative pratique au chaos, à la guerre, mais aussi à la mémoire, à la politique, les grands équipements fonctionnent comme un exorcisme. La fonction de métropole n'est autre que ce fameux rôle du Liban, formulation plus commode pour dire le rôle de Beyrouth, que beaucoup recherchent désespérément, le trouvant, le perdant et le retrouvant sans cesse, car ils y voient la raison d'être, la condition nécessaire de l'existence d'une économie, d'un pays, d'une nation, d'une société déboussolés, leur âme. Ce sont des termes envoûtants et religieux.

Vous voyez donc que c'est pour de bonnes raisons que le titre de la table ronde a changé. Il me semble justifié de lire dans ce changement d'intitulé la volonté délibérée de provoquer le débat de manière plus directe et plus actuelle et de le sortir des tracés académiques et disciplinaires. Comment ne pas se prêter à la tentation de ce jeu pervers mais peut-être salutaire? Comment ne pas emprunter tout de suite les chemins de traverse auxquels nous sommes invités ?

Débuts de pistes : fonction et forme

Je voudrais en proposer deux, en partant des termes les plus classiques du métier d'architecte: la fonction et la forme. Sachant que chacun de ces termes fait sens aussi dans les différents registres disciplinaires qui nous intéressent, mais que, dans ce déplacement, leur sens varie, s'occulte, se retourne et se module.

Dans l'acception courante des termes, la fonction ressortit à la rationalité qui qualifie l'action et la sous-tend, qui la justifie ou du moins qui prétend la justifier. Elle apparaît avec la froideur de la nécessité. La fonction est habituellement donnée, en tout cas pour l'architecte. Cela suppose dans la logique du cloisonnement disciplinaire qu'elle est produite en amont. Dans la sphère de la rationalité économique donc, probablement, ne serait-ce que parce que la commande est payante

Dans l'acception courante des termes, par contre, la forme ressortit à l'action sur la matière. Elle revêt la dignité de la création, elle en a la chaleur. Mais la matière résiste et exprime ses exigences. Cette résistance et ces exigences sont censées, dans la logique du cloisonnement disciplinaire, relever de cette science de l'ingénieur que l'architecte traite habituellement comme une contrainte externe et banale, parfois donnée a priori mais plus souvent demandée a posteriori en guise de validation ancillaire de l'acte de création de la forme. Telle est la règle, même si Paul Andreu fait exception. La rationalité scientifique est à ce niveau latérale ou inférieure.

Présumée, sur le registre de l'économique, en amont, et confinée, sur le registre de l'ingénieur, en aval, l'exigence de rationalité est deux fois écartée du champ de la création pour laisser place au paradigme d'une esthétique éthérée qui ne se plie qu'avec une mauvaise grâce, souvent appuyée, aux compromis jugés indignes avec le client et le constructeur, réunis à la double enseigne du calcul mesquin et du pouvoir politique et matériel. Cette différence est souvent sur-marquée dans l'image sociale et dans le comportement de l'architecte comme type social. L'architecte produisant des formes, une forme particulière servirait utilement à reconnaître les architectes et à les distinguer.

Découpages et bonne conscience

Vous vous doutez bien que mon but n'est pas de dresser un plaidoyer facile des ingénieurs et des économistes contre les architectes. Il ne passerait d'ailleurs pas devant l'auditoire. Il s'agit, bien au contraire, de chercher à revoir les termes implicites qui délimitent les champs de leur pratique et de leur discours respectifs pour en faire apparaître l'insuffisance et l'illusion. A vrai dire, le découpage voire le cloisonnement disciplinaire justifient non pas tellement la pertinence du discours ou la plénitude de la pratique mais plutôt la bonne conscience qu'ont les agents de leur discours et de leur pratique.

Le pôle chaud de la création

Commençons par le pôle chaud. Paul Andreu a cherché à récuser la dualité fonction-forme, récusant du coup ce qu'elle rappelle comme dualité rationalité-art. Le choix des objets qu'il a été amené à concevoir n'est évidemment pas neutre dans cette démarche. La forme peut naître de la fonction et de la matière et les exalter. Sur des objets d'une autre taille, Jacques Liger-Belair a suivi un parcours semblable ; son intérêt pour le matériau et la nature et pour leur mise en relation avec la forme, dans l'architecture traditionnelle au Liban et dans les architectures de terre dans le monde, dénotent clairement sa démarche. L'un et l'autre ont isolé et souvent renié la qualité prétendue de la forme pure, et qui n'est en pratique qu'empruntée. Mais plus généralement, que ce soit dans l'ordre de leurs démarches ou dans celles d'autres architectes, audacieux ou timorés, la forme s'avère obéir à des rationalités, même symboliques, même empruntées à d'autres temps, à d'autres lieux, à d'autres matériaux, à d'autres natures, à d'autres registres, qui sont au moins aussi cohérentes que la pseudo-rationalité économique ou planificatrice, et souvent plus.

Car au niveau de la pratique de l'architecte, l'action réfléchie sur la matière ne devient-elle pas elle-même matière à représentation et à réflexion. Dans cet ordre supérieur, la considération de forme en vient à poser le problème de la démarche et de l'échelle qui ressortissent à l'intelligence de l'action sur la matière et qui en accompagnent toutes les étapes, depuis la commande jusqu'à la réalisation, en passant par la conception bien sûr. Pour peu que l'on inclue le temps dans la matière, le rythme

de réalisation relève aussi de la forme. La forme devient englobante alors qu'elle se scinde d'elle-même en forme de l'objet et forme de l'action qui produit l'objet. Elle acquiert de ce fait une rationalité qui dépasse la rationalité symbolique et déborde sur les champs de l'économiste et de l'ingénieur.

Le pôle froid de la raison

Si l'on revient au niveau de l'économique, un examen lucide aurait vite fait de faire apparaître que les relations causales censées sous-tendre l'émergence et le développement des métropoles ainsi que celles censées définir et commander les équipements sont loin d'être évidentes. La variabilité quantitative mais surtout conceptuelle des paramètres qui servent à décrire les situations et celle des critères qui servent à les comparer sont telles que, pour quiconque les a pratiquées, les disciplines de l'économie spatiale et de l'économie des équipements relèvent plus de la formalisation obligée, de l'ordre du langage, que de l'induction scientifique. Leur principal mérite tient à tester et à expliciter la cohérence des implications d'une rationalité préétablie. Encore conviendrait-il que cette rationalité soit elle-même explicite, ce qui n'est pas souvent le cas ; l'ordre du discours occultant la structure du langage.

La discipline économique se met à peiner dès qu'elle a affaire aux limites de l'activité marchande. L'espace et l'équipement, au même titre que les hommes, ne peuvent être traités par l'économie de marchandises qu'au prix de contorsions pénibles et d'omissions coupables. Ce ne sont hélas pas des choses que l'on produit pour la vente à partir de choses que l'on achète. Il en va ainsi aussi bien du présumé national, à la fois nécessaire à l'autonomisation des marchés et étranger à leur logique que, plus généralement, de la dimension spatiale. L'économie spatiale s'empêtre aisément dans les causalités circulaires : la métropole attirant les activités parce qu'elle est métropole et étant métropole parce qu'elle attire les activités. Quant au passage par la logique des équipements structurants, c'est à dire qui anticipent les besoins, il se heurte dans la théorie et dans la pratique à tellement de contre-exemples que les tentatives d'intégrer dans le champ économique l'évaluation des grands équipements n'aboutissent à des résultats formels

qu'au prix de contradictions flagrantes aux présupposés de l'équilibre auto régulateur du marché telles que la reconnaissance des vertus du monopole abhorré ou l'internalisation, par la contrainte impie de l'Etat, des externalités les plus diverses.

Bien plus de rationalité dans le domaine de l'art et bien moins de rationalité dans le domaine de la science, en somme ; des rationalités différentes, en tout cas, qui se méconnaissent et surtout qui s'ignorent.

Par le jeu des décalages, le couple fonction et forme de l'architecte appelle d'une part le couple fonction et matière de l'ingénieur, d'autre part le couple forme et rationalité du politique. Encore des chaînes. Encore des relations impropres.

Par delà l'économiste et l'ingénieur, censés être leurs interlocuteurs directs dans la topologie des chaînes disciplinaires, par derrière eux plutôt, le politique et l'arcne se tendent-ils pas souvent la main?

Des liaisons dangereuses

Cette relation diagonale, un peu occulte, un peu coupable sans doute, est probablement fondamentale. Comment fonctionne-t-elle ? Et pourquoi fonctionne-t-elle derrière des écrans épais ?

L'engouement des politiques pour les perspectives et encore plus pour les maquettes de présentation et le consentement des architectes, ou de la plupart d'entre eux, à se prêter à ce jeu de mystification, sont tout à fait symptomatique. La maquette de présentation n'est autre qu'une appropriation anticipée, totalement magique et irrationnelle, par le pouvoir, avec l'aide de l'architecte, d'un objet irréel, qui écrase l'échelle matérielle et temporelle et qui se substitue à la rationalité de la fonction et de l'action.

De façon plus profonde, les politiques et les architectes ont en commun de parler de leur pratique en termes de projet et d'œuvre, ils ont en commun de manier le langage, verbal et symbolique, comme partie intégrante de leur pratique, ce qui n'est pas le cas pour les autres praticiens. Cela est lourd de signification. Car le privilège de créateur de l'architecte serait exorbitant s'il n'était allié au pouvoir ou entériné par lui. Qui d'autre dans le monde moderne peut s'approprier une création qui soit à la fois matérielle et symbolique, et en parler ? L'économiste et l'ingénieur ne peuvent au mieux

qu'accumuler de façon anonyme des connaissances toujours incertaines et jamais identifiables sinon par leurs pairs.

Termes d'un échange inavoué

Contre l'assouvissement de quel besoin la société reconnaît-elle à quelques-uns ce privilège de l'énonciation et de l'appropriation ? La contestation qui leur fait cortège ne faisant qu'en confirmer la légitimité. Certainement pas d'un besoin que la rationalité économique officielle sait identifier ou quantifier. Ce ne peut être qu'un besoin à la fois égoïste et collectif, un besoin narcissique. Et l'on peut s'aventurer à penser que ce n'est autre que le besoin d'avoir une image à la fois matérielle et symbolique du soi collectif. Le grand équipement est d'abord un monument, une réalisation, l'adjectif grand n'étant pas innocent ou fortuit. On l'accepte et on le désire pour les mêmes raisons que l'on accepte et que l'on désire un chef. Pour la sécurité, pour se repérer, pour se sentir fort, pour exorciser l'éphémère. La dimension de part-maudite dans les grandes réalisations est prédominante. Depuis les pyramides jusqu'aux aéroports. Cela n'est pas seulement anti-économique, mais constitue une négation de la rationalité économiques à sa base comme registre légitime de réflexion et d'action. Les politiques et les architectes ne peuvent pas l'ignorer.

Pour particulière, pour réelle et pour nécessaire qu'elle soit, cette rationalité symbolique du pouvoir, à laquelle l'architecte se trouve organiquement et nécessairement associé, n'est pas neutre, bien au contraire. Elle est porteuse de projet, pourvoyeuse d'images mais par sa nature symbolique et par son caractère insidieux qu'accentuent les cloisonnements disciplinaires, elle est si facilement tentée de passer du statut de revers ou de complément de la réalité au statut de substitut illusoire à cette réalité. Cela est vrai des grands équipements, cela est vrai aussi des métropoles.

Pratiques magiciennes

On peut ainsi construire ou agrandir ou aménager un aéroport parce que le volume du trafic actuel ou projeté le nécessite, pour satisfaire un besoin effectif ou anticipé, quitte à magnifier l'équipement en oeuvre. Mais que dire de la construction d'aéroports sur base que leur existence et leur taille, à défaut de leur qualité esthétique, devraient non seulement convaincre une société déboussolée que quelqu'un tient bien une boussole, au moins pour lui, mais

aussi susciter le trafic et générer leur besoin et leur justification, quitte à adopter en un tour de main une politique des cieux ouverts pour tenter de doper la réalité récalcitrante.

On peut aussi lancer un centre-ville dont le programme dépasse l'ensemble du parc de commerces et de bureaux que la ville entière a accumulé dans toute son histoire, investir des montants colossaux dans le soutènement et la consolidation de remblais en eau profonde pour y construire des gratte-ciel alors que les locaux vides se multiplient, contempler la maquette de tout cela et inclure sa visite obligée dans les tournées des visiteurs de marque et s'étonner que le projet patauge, et chercher des boucs émissaires et donner des exemptions et des subventions à ce qui était censé constituer la locomotive de l'économie et l'opération immobilière du siècle.

Dignité, force et nécessité du doute

Plus généralement, on peut se demander si la situation actuelle des métropoles de l'argent et du caoutchouc ne préfigurerait pas le devenir des métropoles du pétrole. Y a-t-il lieu de les prendre pour modèle, y-a-t-il lieu de croire qu'en imitant leurs réalisations symboliques on fera rétroactivement et réellement jaillir le pétrole, couler le caoutchouc ou extraire l'argent qui ont autorisé ces constructions à des fins d'image et d'entretien de pouvoirs et de destins éphémères ?

Encore un problème de forme qui n'en est pas moins matériel, car les aspects les plus immédiats de la forme ne sont autres que la taille et la proportion. Encore un problème d'échelle plutôt, de rythme; un problème de rationalité sociale, un problème de relation à l'espace et à la réalité et un problème de relation à soi, de mesure et d'humilité collectives.

Car une société qui a la suffisance d'ignorer l'espace et le temps, de les mépriser au point de ne pas en prendre la mesure, de ne pas en reconnaître la réalité matérielle, ne manquera pas de noyer et d'écraser l'individu en son sein et de rater son insertion dans l'histoire et dans le monde, croyant pouvoir survivre dans ses propres repères et pouvoir dompter par sa magie et ses charmes un monde lourd de matière et de rationalité, fort du doute qui l'habite en lui-même et en tout.